



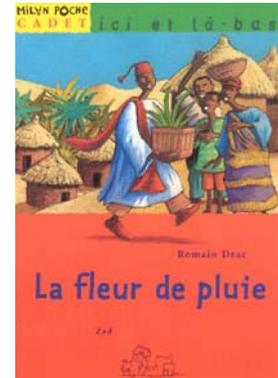
Ce héros, mon ami !

Activité de lancement Série B - réponses

Plus loin que le désert, plus loin que le fleuve et la grande forêt, et même jusqu'à l'océan, s'étend la renommée de Badi Nangué. Ce jeune sorcier habite un tout petit village qui s'appelle Balawa et qui semble perdu, loin, là-bas, au bord du grand désert du Sahara.

Avec sa haute taille et son corps sec comme un tronc d'acacia, Badi Nangué sait donner de la force à ses mots. Regardez-le quand il parle : il roule les yeux sous la chéchia, et agite les longs doigts de ses immenses mains au bout de ses grands bras... Rien que de voir Badi Nangué, les mauvais esprits s'enfuient, terrorisés, des maisons de terre séchées.

Ah vraiment, il a beaucoup de pouvoirs, ce sorcier ! Il connaît la médecine africaine, il sait choisir le moment de planter, de semer, et peut prévoir les jours où la pluie doit tomber.



Je suis aveugle. Enfant, je vivais dans un foyer.

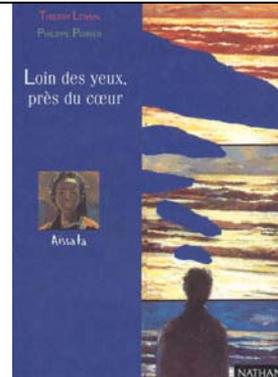
Je dormais au foyer. Je mangeais au foyer. Je jouais au foyer. Je fréquentais l'école du foyer.

Et j'en ai eu marre. Je suis monté parler à la directrice, dans son bureau.

- Je veux partir d'ici, je veux être avec des voyants...

Quelques jours avant l'été, la directrice m'a annoncé qu'elle avait déniché un instituteur prêt à m'accueillir dans son CM2 l'année suivante...

Et c'est là que j'ai rencontré Aïssata...et ce que j'aimais, moi, c'était ce que je lisais dans le cœur d'Aïssata...



Elle dormait le jour, elle sortait la nuit. Elle vivait dans la forêt. Elle y trouvait de quoi manger car, dans les forêts humides et tièdes de cette région où il fait toujours très chaud, beaucoup de fruits poussent sur les arbres, beaucoup de plantes sortent de la terre...

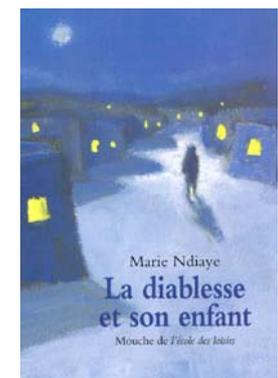
Elle avait un visage agréable à regarder. Sa peau était sombre et ses yeux luisants.

Elle n'avait pas de pieds mais des sabots. C'étaient de petits sabots noirs et fins comme ceux d'une chèvre, séparés par une longue fente.

Elle frappait aux portes, à la nuit tombée, et demandait :

- Quelqu'un parmi vous sait-il où se trouve mon enfant ?

Et la personne qui avait oublié d'avoir peur en ouvrant grande sa porte sur la pénombre, était alors glacée de terreur en découvrant que celle qui cherchait son enfant à la nuit n'avait pas de pieds mais des sabots.



TOC, TOC, TOC !

Maman ouvre la porte.

- Ca va mon chéri ?

- Mmmh, mmmh.

Elle s'approche du lit dans lequel Stéphane est étendu.

- Tu ne t'es pas trop ennuyé, mon chéri ?

Elle lui passe sa main fraîche sur le front.

- Oh, tu es un peu chaud. Tu es un peu rouge aussi. Tu n'as pas trop mal à la gorge ?

Stéphane ne répond pas.

- De toute façon, le docteur ne va pas tarder. Regarde ce que je t'ai apporté.

Elle lui tend un livre.

Stéphane jette un coup d'œil : *L'île au trésor* de Stevenson...

- Tu sais... je sais que tu adores ce genre d'histoires

- Qu'est-ce qu'il me veut ?

C'est la question que se pose l'animal. Ce garçon l'intrigue. Il ne l'inquiète pas (il n'a peur de rien), il l'intrigue...

Le garçon reste debout, immobile, silencieux. Seuls ses yeux bougent. Ils suivent le va-et-vient de l'animal, le long du grillage.

L'animal, lui, ne voit le garçon qu'une fois sur deux.

C'est qu'il n'a qu'un œil... Il a perdu l'autre dans sa bataille contre les hommes, il y a dix ans, le jour de sa capture... Le pelage bleu de l'animal frôle le grillage. Ses muscles roulent sous sa fourrure d'hiver. Il marche comme s'il ne devait jamais s'arrêter. Comme s'il retournait chez lui, là-bas, en Alaska.

A l'aller donc (si on peut appeler ça l'aller), l'animal voit le zoo tout entier, ses cages, les enfants qui font les fous et, au milieu d'eux, ce garçon-là, tout à fait immobile. Au retour (si on peut appeler ça le retour), c'est l'intérieur de son enclos qu'il voit, son enclos vide, car sa compagne est morte la semaine dernière.

C'est vrai que ce garçon n'a rien d'un monstre. Avec ses cheveux très noirs et très raides collés sur le front, il ressemble à n'importe quel enfant... Il rit, ses dents sont très blanches sur son visage sombre... Il se lève et tapote son vêtement froissé : une longue robe, une sorte de chemise de nuit.

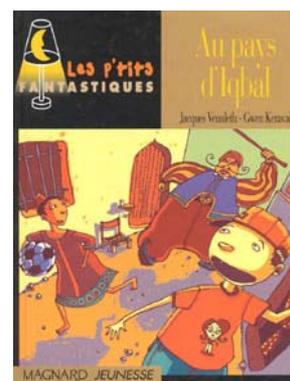
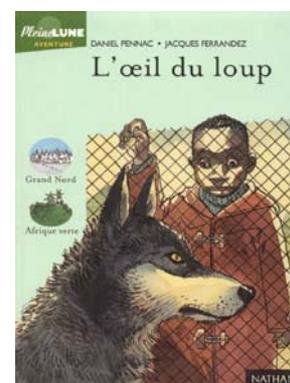
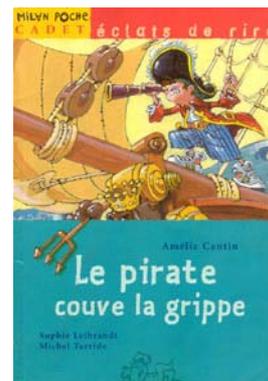
- T'inquiète pas, dit-il. J'en ai vu d'autres et des bien pires, là où je travaille ! C'est d'ailleurs pour cette raison que je me suis enfui.

- Travailler... Fuir... Je ne comprends toujours pas de quoi tu parles ! Dis-moi d'abord d'où tu viens.

- Je viens de très loin. Je viens du pays où l'on fabrique les ballons.

- Ah non, tu exagères... je vais à l'école moi et je sais que les objets sont fabriqués en usine par des machines et même des robots...

- Je te jure que je dis la vérité : les ballons comme celui-ci sont presque tous fabriqués dans mon pays, un vrai pays. Les morceaux sont assemblés avec du fil et une aiguille énorme, par des enfants de mon âge. Moi-même j'en ai cousu des milliers.



Je me demande ce que mes parents lui trouvent d'intéressant. Ma sœur est petite, laide et braillarde. En plus elle jacasse sans arrêt, elle court comme un singe et elle ne connaît pas la différence entre une rondelle de hockey et un bâton de baseball. Et surtout : elle est détestable. Terriblement, monstrueusement, épouvantablement DE-TES-TA-BLE.

Un exemple ? Samedi dernier, ma sœur voulait emprunter ma superbe balle mauve. Celle qui brille dans le noir et bondit plus haut que le balcon de monsieur Gibelotte, notre voisin. J'ai refusé, parce que ma sœur est un peu tête de linotte. Elle perd toujours tout !

Le jour même, elle s'est vengée.

Pendant que je me faisais extraire une dent au cabinet du docteur Larraché, ma charmante sœur a planté une pancarte devant chez nous.

Et sais-tu ce que cette peste et sa détestable complice Aimée-Soleil-la-nigaupe avaient demandé à un plus grand frère d'écrire sur cette affiche ?

FRERE A VENDRE !

Les yeux de l'étranger ne quittent pas un instant les filles. Il pose le regard tour à tour sur chacune d'elles comme pour les dévisager. Il les explore, les scrute, les dévore des yeux. Leur beauté est si extraordinaire qu'il en boit l'éclat avec volupté. Il n'arrête pas de les fixer...

- Ah tu es en train de regarder nos enfants ? dit le père.

-Oui, répond l'étranger. Elles sont d'une beauté angélique. Je voudrais savoir laquelle est l'aînée, laquelle est la deuxième et laquelle est la benjamine.

- Pourquoi veux-tu savoir cela ?

- Elles sont si belles que je ne peux me fatiguer de les dévorer des yeux. Des anges seraient-ils descendus sur terre ?

-Non, mes enfants sont de pauvres petites mortelles. Mais pourquoi veux-tu absolument les connaître ? Aurais-tu envie de demander l'une d'elles en mariage ?

Soudain entre dans le restaurant un homme un peu voûté, portant les cheveux en broussaille et de grosses lunettes. Il se cherche une place dans un coin retiré. Il n'a pas l'air d'être de ce monde. De temps en temps, il se gratte la nuque et se tient souvent le front comme s'il réfléchissait beaucoup... Il est si distrait que, par deux fois, au lieu de piquer la nourriture dans son assiette, il met la fourchette dans son verre d'eau.

Bertholo le baptise : « le Penseur ». Il avait noté sa présence le matin sur la petite plage du restaurant. « Le Penseur » tenait un document déroulé et son regard allait de celui-ci à la crique située à l'est de chez Jonas.

-Je suis Monsieur Rateau, français, dit « le Penseur ». J'écris un livre sur la colonie française de Saint-Domingue. Comme je vous l'ai dit, au cours de mes recherches dans les archives de France, j'ai découvert que de nombreux colons, avant de quitter la colonie, y avaient enfoui leurs richesses. C'est ainsi que j'ai mis la main sur un plan très net. En le comparant aux cartes de l'île, j'ai déduit que le point de départ devait être non loin de ce petit restaurant. Je suis là pour en déterminer l'emplacement exact...

